

## TUER LE TEMPS, PERDRE LE TEMPS

Marika Bergès-Bounes

EPEP - Janvier 2021

« L'instant est une particule concédée par le temps et enflammée par nous. C'est un renard étranglé par un lacet de fer ». René Char. Fenêtres dormantes et porte sur le toit.

A l'origine de l'univers, le mythe grec de la création du monde : l'accouplement ininterrompu de Gaïa la Terre et d'Ouranos le Ciel, que Chronos va interrompre violemment de sa serpe, créant ainsi l'Espace, le Temps et la succession de générations pour les humains. C'est lui qui dévorera ensuite ses enfants jusqu'à ce que Rhéa, sa femme et sa sœur, use d'un subterfuge : elle enveloppa une pierre de langes et Chronos l'avalait sans se douter de rien : c'est la naissance de Zeus. Chronos qui croise Kairos, l'occasion opportune, en nous permettant de vivre.

Le thème du temps est si vaste qu'il donne le vertige. Les hommes ont toujours voulu maîtriser le temps, le mesurer et prévoir le futur à partir des mouvements des planètes, des étoiles, de signes divers, les prophéties (la Pythie qui rendait les oracles), maintenant l'exploration des planètes du système solaire et leur distance en années lumière, etc...

François Hartog dans son livre "Chronos l'Occident aux prises avec le temps" l'exprime bien : « Vivre pour les humains a toujours consisté à faire l'expérience du temps : enivrante parfois, douloureuse, souvent tragique et à la fin, inéluctable. Faire face à Chronos a toujours été à l'ordre du jour des différents groupes sociaux : s'efforcer de le saisir ou chercher à lui échapper, travailler à l'ordonner, en le découpant, en le mesurant, bref prétendre le maîtriser : le croire et y faire croire. Multiples, innombrables mêmes ont été, au cours des siècles, les façons d'y procéder à travers récits ordinaires ou mythiques, constructions religieuses, théologiques, philosophiques, politiques, théories scientifiques, représentations artistiques, œuvres littéraires, projets architecturaux, aménagements urbains, inventions techniques et fabrication d'instruments pour le mesurer et pour rythmer la vie tant des sociétés que des individus. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger, c'est-à-dire n'échappe à sa prise ou à son emprise ».

L'heure est à l'accélération temporelle, à l'immédiateté, l'urgence et l'addiction (Internet) au « tout, tout de suite ! », en même temps qu'abondent des manœuvres tendant à limiter la fuite du temps et à en repousser l'irréversibilité (chirurgie esthétique, robots, congélation des ovocytes, etc...) Nous sommes tous pris dans le nouage du temps : le temps du réel : la biologie, les besoins du corps, la vie, la mort, l'impossible ; celui des structures temporelles qui organisent le symbolique : la succession des générations, les lois de la parole et du langage, les rythmes du social dont nous sommes tributaires ; et aussi le temps de l'imaginaire et du fantasme qui participe à notre subjectivité. Ce nouage est notre humanité et fait de nous des sujets qui parlent parce qu'inscrits dans le temps. Un petit bout d'un article de G.Pommier dans les Actes du colloque du Collège de Psychiatrie de Février 2020 : « Dire que la temporalité est humaine veut dire qu'elle se déroule au rythme de la parole (...) le temps s'ouvre devant nous au fur et à mesure que nous ouvrons la bouche. Pour ouvrir la bouche il faut pouvoir dire Je (...) quand je parle, je m'entends et la temporalité se déploie ».

Je vais tenter de développer quelques points de ce débat complexe sur les enjeux de la temporalité de l'enfant.

- 1) Le temps du développement de l'enfant
- 2) Les théories sexuelles infantiles

## 1) Le temps du développement de l'enfant

Le temps du développement de l'enfant est sans cesse et de plus en plus mesuré, in utero, à la naissance, dans les consultations pédiatriques obligatoires des premiers mois et premières années, le temps du biologique est prioritaire (taille, poids, motricité, langage, etc...), comparant sans cesse l'enfant aux enfants de son groupe d'âge, c'est-à-dire à la « norme » : on marche à 1 an, on parle à 2 ans, le corps et le psychisme doivent fonctionner selon une norme temporelle et tout dysfonctionnement est repéré. L'enfant est référé à un enfant socialement attendu. A la crèche, puis à l'école, c'est souvent un « retard d'acquisition » qui provoque une consultation spécialisée : retard psychomoteur, retard du langage, retard ou lenteur dans les apprentissages de la lecture et de l'écriture; ou, au contraire, une vitesse et des performances étonnantes pour l'apprentissage de l'oral et de l'écrit chez des enfants de grande Section de Maternelle, faisant supposer une précocité qui va les précipiter dans la classe supérieure : dans les deux cas, il s'agit d'un écart, c'est-à-dire d'un intervalle temporel, dans la référence à un temps de développement de l'enfant prévu, attendu statistiquement. A l'école, le temps de l'enfant, la chronobiologie des apprentissages, est mesuré dans des notations en A (acquis), NA (non acquis) et en cours d'acquisition. Ce système évalue mais ne dit rien des empêchements de l'enfant. Et ce sont ces A et ces NA qui déterminent le passage dans la classe supérieure, puis les notes qui inscrivent ou non les ados dans la carrière scolaire qui a ses lois, ses impasses aussi : il est de plus en plus difficile de prendre des itinéraires scolaires temporels à contre courant, non prévus par l'Education Nationale. C'est elle qui règle, commande le temps de la scolarité pour chacun (les redoublements ne peuvent se faire que difficilement). Le temps scolaire est linéaire, ordonné, pas de détour prévu par le « chemin des écoliers ». Le couperet de la « voie de garage » tombe pour ceux qui ne sont pas « à l'heure »...

H. Wallon pour la motricité, J. Piaget pour l'intelligence, Freud lui-même pour la sexualité de l'enfant, ont décrit des degrés d'organisation sensori-motrice, cognitive, libidinale, chez le jeune enfant, qu'ils ont appelés « stades » : sortes d'étapes génétiques se succédant, se complexifiant dans un ordre prévu, sans qu'aucun ne manque ou, au contraire, ne dure trop : la pathologie est dans la fixité.

Mais si, pour Piaget, chaque stade cognitif doit être atteint pour passer au suivant, pour Wallon les stades se chevauchent, s'intriquent, dans la discontinuité et la complexité, marqués par des crises, des conflits, provoquant des mutations, des remaniements, qui sont précisément les moteurs du développement. L'évolution de l'enfant est donc dynamique, comme c'est le cas aussi dans la théorie freudienne où les conflits apparaissent, disparaissent, se transforment. Et Freud, peu à peu, renoncera à cette succession de stades (oral, anal, génital) pour parler d'« intrication pulsionnelle » comme le développe Martine Menès dans "Un trauma bénéfique : la névrose infantile" : « Le concept d'après coup, présent chez Freud dès cette élaboration des stades qu'il reprendra au cours des années, viendra infléchir l'idée d'une succession temporelle au profit d'une intrication pulsionnelle intemporelle, comme l'inconscient lui-même, se situant dans un registre historique et anhistorique. C'est ainsi que l'on peut déduire des avancées freudiennes sur le développement libidinal une conception plus structurelle du fonctionnement de l'appareil psychique, envisageant au cœur de l'expression fantasmatique et défensive plus ou moins archaïque, des positions plus que des stades, des processus plus que des mécanismes. L'économie pulsionnelle et les conflits qu'elle engendre sont la base d'une psychopathologie plus dynamique que développementale se déployant dans une temporalité logique plus que chronologique. Dans ce cadre conceptuel, toute pathologie du développement est signe d'une pathologie du désir et non d'une pathologie de la maturation psycho-sexuelle ».

Lacan, lui, a fort peu parlé de développement. Dans "Les 4 concepts" de Lacan, on note ce dialogue entre Dolto et Lacan à propos des stades :

« F. Dolto : Je ne vois pas comment pour décrire la formation de l'intelligence avant trois ou quatre ans, on se passerait des stades. Je pense que pour les fantasmes de défense et de voile de castration, de pair avec les menaces de mutilation, on a besoin de se référer aux stades.

Lacan : La description de stades, formateurs de la libido, ne doit pas être référée à une pseudo-maturation naturelle, qui reste toujours opaque. Les stades s'organisent autour de l'angoisse de castration. Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant - voilà un accroc de taille - et il a une fonction organisatrice pour le développement. L'angoisse de castration est comme un fil qui perfore les étapes du développement. Elle oriente les relations qui sont antérieures à son apparition proprement dite - sevrage, discipline anale, etc. Elle cristallise chacun de ces moments dans une dialectique qui a pour centre une mauvaise rencontre. Si les stades sont consistants, c'est en fonction de leur registration possible en termes de mauvaise rencontre.

La mauvaise rencontre centrale est au niveau du sexuel. Cela ne veut pas dire que les stades prennent une teinte sexuelle qui se diffuserait à partir de l'angoisse de castration. C'est au contraire parce-que cette empathie ne se produit pas qu'on parle de trauma et de scène primitive ». In "Les 4 concepts - 12 février 1964".

« La référence de Lacan est structurale et en appelle donc au temps logique plus que chronologique. Il décrit un désir s'élaborant autour de l'objet pulsionnel en jeu dans la dialectique entre besoin et demande. C'est dans la dialectique entre la demande d'amour et l'épreuve du désir (...) que le développement s'ordonne. L'enfant est d'emblée immergé dans le langage, donc dans le lien à l'Autre et à ses manques. C'est dire que la castration est là dès le début et opère dans tous les registres pulsionnels. L'évolution est scandée par des moments de nouage plus que dans une suite chronologique, l'ordre des pulsions correspond à la déclinaison des demandes et suppose un Autre préalable. Dans le séminaire "Le transfert" Lacan définit les stades en terme de « montages pulsionnels », écrit M. Menès dans le même ouvrage.

Cette priorité donnée aux « moments de nouage » me fait associer sur l'usage de l'anamnèse en Psychologie, recueil précis des dates des acquisitions de l'enfant, des accidents, des maladies de ou de sa famille, dans une chronologie réputée explicative et un effet rétroactif de ce qui va être compté comme réel : souvenir, écran ? Lacan et les psychanalystes ont bousculé le catalogue de cette succession ordonnée d'évènements, chacun induisant, expliquant le suivant, pour privilégier l'écoute du discours du patient, dans ses lapsus, ses silences, ses ruptures, ses contradictions, au mépris d'une causalité explicative qui devient pour lui : « la causalité, c'est cause toujours ! » Priorité donnée au discours inconscient et à sa logique hors du temps. Pour Lacan « la présence de l'analyste est elle-même la manifestation de l'inconscient ». (Les concepts fondamentaux).

A propos d'inconscient, de psychanalyse et de leur remise en question actuelle dans le contexte social, on ne peut pas ne pas évoquer dans ce champ du développement de l'enfant, la clinique pédopsychiatrique actuelle des « dys » (dyslexiques, dysorthographiques, dysphasiques, etc...) et des TDAH (trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) devenue maintenant « troubles neurodéveloppementaux » (TND) dans le DSM5 : c'est-à-dire des perturbations du développement cognitif ou affectif de l'enfant provoquées par des facteurs génétiques ou d'environnement. Ces troubles font l'objet très tôt d'un repérage, d'une surveillance, de procédures d'évaluations, de bilans neurodéveloppementaux protocolisés, de diagnostics installant l'enfant dans un statut d'handicapé (loi de 2005) ou de malade (médication par ritaline) dont on attend des résultats rapides. Le temps pour comprendre est évacué, comme le temps pour écouter la parole de l'enfant, celle de la famille et de l'école, souvent très pressées elles aussi.

Personne n'a oublié le « Pas de zéro de conduite pour les enfants de 3 ans » en octobre 2005, cri d'alarme émanant de professionnels de santé de l'enfance, dénonçant une expertise de l'INSERM sur le « trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent » dès la crèche, proposant des projets de loi visant la détection des « futurs délinquants » (à 3 ans !!!).

« Opposition, désobéissance et colères répétées, agressivité chez l'enfant, coups, blessures, dégradations, fraudes et vols chez l'adolescent » caractérisent ce « trouble des conduites ». Le « dépistage et la prise en charge médicale sont insuffisants en France, dit l'expertise, au regard de ses conséquences (risque de mort prématurée, troubles associés...) et du coût pour la société (instabilité profession-

nelle, délinquance, criminalité...) ». D'où la proposition d'un « programme de prévention » avec dépistage « dès la crèche et l'école maternelle », et, dès l'âge de 36 mois, la mise en place d'une « thérapie qui consiste à apprendre à l'enfant et à l'adolescent des stratégies de résolution de problèmes grâce à des jeux de rôles et des mises en situation » ou, « en seconde intention », par un traitement pharmacologique ayant une « action anti-agressive ». Spirale que nous pourrions appeler « chronique d'une délinquance annoncée » : hyperactivité à 3 ans, agressivité à 6 ans, difficultés relationnelles à 12 ans, toxicomanie et conduites à risques à 14 ans, prison à 16 ans, justifiant, pour le bien de la société et les économies de santé, la prévention préconisée par l'expertise INSERM : une prévention musclée, ciblée sur « les jeunes, les parents, les enseignants, l'environnement », et si elle ne suffit pas, un traitement médical actif. Cette perspective se fait sans écoute, en lieu et place d'une investigation clinique, d'une observation, d'une parole ou d'un discours.

Le facteur de risque était mis en avant, dans une confusion prévention-prédiction (« les maléfices de la prédiction » dit P. Delion) : « On voit bien aujourd'hui, écrit B. Golse, la collision qui menace de s'instaurer entre une vision scientifique et linéaire de la pédopsychiatrie et la tentation politique de confondre prévention et prédiction. Il y a une démagogie évidente à vouloir faire croire à la population qu'on peut pourvoir à sa sécurité par une supposée capacité de prédire et il y a une erreur scientifique à vouloir rabattre le modèle pédopsychiatrique sur le modèle biologique ou génétique exclusif ».

La vague de protestation et d'indignation soulevée par le « pas de zéro de conduite pour les enfants de 3 ans » autour du lien direct entre les troubles des très jeunes enfants et la délinquance à l'adolescence, a contraint le gouvernement à renoncer à ce projet de dépistage précoce, mais « la politique émergente de normalisation psycho-médicamenteuse de la petite enfance », dénoncée par ce même collectif, a pris des chemins plus sournois, pseudos scientifiques, imposant peu à peu des modèles venues d'ailleurs (DSM5), étendant le champ de la prescription médicamenteuse aux jeunes enfants (TDAH et Ritaline en sont l'exemple princeps). Notre dernier ouvrage « le bonheur des enfants sur ordonnance », dans la collection « Psychanalyse et clinique », en témoigne.

Actuellement nous sommes dans l'ère du TND, Trouble neuro-développemental : nouveau nom de baptême pour les mêmes difficultés ? On relève le même mécanisme à l'œuvre que pour le TDAH, c'est-à-dire que la quasi totalité des embarras de l'enfant est maintenant englobée dans ce signifiant « TND » - comme elle l'a été dans le signifiant TDAH. Nouvelle « nomination » ? Ou catégorie qui commande de la même manière la nature des interventions essentiellement médicamenteuses ? Le temps est écrasé par et dans cette fabrique d'une nouvelle classe qui enferme, clôt, fait bouchon, et empêche toute dynamique.

« Avec ces nouvelles classifications, diagnostiques, les frontières entre symptômes, maladies et handicap s'évanouissent et déterminent des catégories floues, de validité clinique incertaine, débouchant sur un sur-diagnostic de l'enfant. Plus encore ces diagnostics définissent de nouvelles normes : un simple symptôme ou un simple écart à la norme peuvent être érigés en maladie handicapante. Ce sur-diagnostic qui frappe aujourd'hui tous les enfants et qui conduit à une surprescription de médicaments psychotropes, instaure de fait une nouvelle normalité et de nouvelles discriminations ». T. Garcia Fons.

Surdiagnostic dont on connaît le risque d'étiquetage et d'enfermement, surtout s'il est trop précoce, pour un enfant - être en devenir, pour lequel seul le pari du sujet est nécessaire. La responsabilité des cliniciens est en jeu devant ce que L. Sciara appelle « l'humanisation mise en danger ».

Surdiagnostic établi après des bilans neurodéveloppementaux soigneusement étalonnés et standardisés : « ce sont des chiffres, que des tableaux, il n'y a pas d'enfant derrière », disait récemment une psychomotricienne, « il s'agit de repérer les risques d'alerte et d'orienter les enfants vers une consultation spécialisée en TND ou une plate-forme de coordination et d'orientation TSA-TND, pour évaluer « la trajectoire neuro développementale » à proposer. Orientation qui met à mal le travail d'équipe habituel et nécessaire autour d'un enfant et de sa famille. L. Sciara - qui a récemment parlé de ce nouveau dispositif politique de plateformes, dit que « l'enfant y est réduit à son handicap neurodéveloppemental » et les réponses sont rééducation ou médicament. Aucun discours de l'enfant et

de sa famille n'est pris en compte et tout doit aller très vite ! L'inconscient n'existe pas ! Or l'enfant a besoin de temps pour parler et l'analyste pour écouter et entendre.

« Nous sommes aujourd'hui les témoins de la fièvre diagnostique qui s'abat sur l'enfance. Une formidable entreprise normative et naturaliste est en marche à travers l'étiquetage tous azimuts des enfants (selon le DSM) qui s'accompagne d'une frénésie de protocolisation et d'évaluation permanente de tous depuis la petite section maternelle. L'enfance et ses difficultés sont abordées de façon univoque comme déviance par rapport à la moyenne statistique des tests et échelles diverses qui mènent à ce que tout enfant hors norme, est aujourd'hui susceptible de se retrouver identifié dans un statut de handicapé à rééduquer et médiquer et à compenser ». T. Garcia Fons.

« C'est l'enfance qui se trouve en danger ; et ce sont les adultes et leurs institutions qui sont dans le trouble et dans la confusion des places, constamment remises en cause (on demande aux enseignants de faire des diagnostics, aux psys de faire les flics, à ces derniers de surveiller les cours d'écoles, aux parents d'être des pédagogues, etc.). L'enfant est devenu le miroir projectif des adultes et de la société en général qui présente aujourd'hui un syndrome d'inattention et d'hyperactivité : une société TDAH qu'il faudrait mettre d'urgence sous Ritaline ». T. Garcia Fons.

Tout dernièrement, à la mi-février 2021, le ministère de l'Education Nationale a repris ce projet - qui refait surface tel le monstre du Lochness - d'une grille d'observation comportementale pour les enfants de maternelle, afin de déceler de potentielles futures déviances : proposition d'une cohorte de 35 000 enfants de Petite Section de Maternelle, pour un suivi longitudinal jusqu'à la fin de leur scolarité. La « politique émergente de normalisation de la petite enfance » se remet, hélas, en route...

« Construire un soin n'est pas répondre à une exigence de consommation portée par les techniques de communication dans un contexte d'affolement numérique, d'uniformiser les pratiques, mais bien plutôt d'élaborer, le plus sereinement possible, les conditions d'un soin « sur mesure » et juste ». Patrice Charbit.

## **2) Les théories sexuelles infantiles**

L'accélération des rythmes, des échanges (Internet ou vidéo), l'urgence contemporaine ne provoqueraient-elles pas, de plus en plus, des effets de freinage chez l'enfant qui pourtant ne peut attendre mais fait toujours attendre. En effet les enfants se plaignent facilement que le temps passe trop vite, qu'il échappe, qu'on n'a pas le pouvoir de l'arrêter mais attendre est toujours une contrainte pour eux. Ils utilisent des stratégies symptomatiques pour ne pas quitter la mère, la maison, ne pas grandir « pour ne pas vieillir », « ne pas mourir », élaborent des constructions pour être immortels (comme dans les films de science fiction) : robots, médicaments, potions, machines à remonter le temps, à arrêter le temps, etc... dans une pensée magique réputée pouvoir reculer les limites de l'impossible de la mort, alors qu'ils n'en sont pas dupes : le temps comme loi symbolique, mais aussi comme réel.

Parler des discours des enfants sur l'origine, la sexualité et la mort, de ce qu'est le temps pour eux, c'est-à-dire leur position subjective, amène évidemment la question des théories sexuelles infantiles (T.S.I.), ces hypothèses à partir du pulsionnel, construites par eux autour de l'énigme du temps, du passage du temps, du sexuel, de la vie et de la mort, où « le jeu grammatical des places trouve une continuité de fiction, comme dans le stade du miroir » (C. Lacôte) ; l'enfant peut y prendre toutes les places dans une structure narrative qu'il est toujours intéressant de repérer, dans la « temporalité historisante de l'expérience du transfert » (Lacan) qui fait des allers-retours, du linéaire, de l'anticipation, de l'après-coup, du contre coup, dans un discours où la syntaxe, la grammaire, les conjugaisons, les arrêts, les accélérations, les lenteurs, les lapsus, rendent compte du travail de l'inconscient et de la subjectivité de l'enfant en devenir. Scénarios imaginés pour contourner le manque et le réel incompréhensible autour de la différence des sexes, la procréation et la mort.

Et qui reprend le « wo Es war, soll ich werden » de Freud « là où c'était, je dois advenir », c'est-à-dire le sujet appelé à advenir : « Là où s'était (s'être, le mode de la subjectivité absolue), c'est mon devoir

que je vienne à être (...) c'est d'un lieu d'être qu'il s'agit », dit Lacan (Ecrits).

J. Bergès disait : « Dans la TSI, ce qui est important, c'est « théorie », ce qui est problématique c'est « sexuel », voilà la difficulté ».

Il ajoutait : « C'est par sa TSI que l'enfant anticipe ce par quoi et comment il a été conçu, autrement dit c'est après coup que cette anticipation peut se faire. C'est tout à fait fondamental ». C'est donc une vraie réflexion, une curiosité, une pulsion de savoir, un savoir du corps, la naissance de la pensée, une ouverture à la fonction signifiante, « un produit de l'urgence de la vie » (Freud), la projection d'un futur à partir de l'acte sexuel initial, qui peuvent organiser l'existence comme une promesse, une mission ou un destin.

Les enfants tiennent à leurs TSI, et nous aussi, ce sont elles qui nous mènent toute notre vie » ; « la scène primitive continue à faire des ravages chez les chercheurs », disait J. Bergès, elles échappent au refoulement. Car la production d'une théorie suppose un possible, c'est-à-dire du symbolique. Ces TSI qui produisent du savoir, sont les prémisses du fantasme.

A/ Quelques exemples de discours d'enfants où la structure grammaticale de la phrase illustre leur inscription temporelle subjective :

**François**, 6 ans, consulte parce-qu'il tape les autres enfants et son frère de 3 ans, dont il supporte mal l'arrivée : comment est il né ? « c'est l'hôpital...on met le bébé dans le ventre, on capture le bébé... après ils refont le ventre...ils mettent des objets si c'est cassé...et après c'est fini ». Pas de mère ni de père pour cet enfant qui aligne des actions lapidaires, pas de temps de maturation, tout se fait dans l'instant, au présent. L'absence de père répète celle de la génération précédente : « j'ai pas eu de modèle », dit le père qui tape aussi François. A la seconde consultation, surprise, les parents s'étaient séparés : la rupture était déjà là, bien sûr en gésine, mais la rencontre avec un psychanalyste l'a autorisée à se produire : comme dans un temps contenu qui, tout à coup, est devenu urgence, le symptôme de l'enfant le maintenant jusqu'au lâcher prise, au passage à l'acte. « La présence du psychanalyste est elle-même la manifestation de l'inconscient » (Lacan - Les 4 concepts).

**Antoine**, 5 ans : « mon corps...des cellules...elles vont dans les places...elles lancent une petite boule...elles dansent et elles font le bébé...les cellules, c'est comme un bébé grenouille dans le ventre de maman...et le bébé fait des bêtises et il sort...c'est la vie... » : pas de père pour faire ce bébé, comme très souvent chez les enfants, mais un texte où l'imaginaire hypertrophié se noue au symbolique et au réel dans un projet de vie.

**Corentin**, 8 ans, angoisses du noir et de l'heure qu'il vérifie sans cesse : « deux graines, une de papa et une d'une maman qui se sont mélangées... et puis c'est devenu vivant... et après on sort et après on vit sa vie ». Ici, le symbolique est en place, cet enfant est le produit sexuel d'un homme et d'une femme et « vit sa vie »... il est inscrit dans le symbolique.

**Arthur** : La syntaxe du discours de ce garçon non lecteur de 11 ans et demi semble exemplaire sur le désordre dans sa généalogie et le flou de sa place : à ma question - habituelle - sur la raison de sa présence en consultation, il répond : « Rien... je sais pas... je me rappelle plus... je sais pas trop... », il ne sait rien, ne veut rien savoir. Et à la question « As-tu des frères et sœurs ? », il répond par cette confusion syntaxique : « Caroline et Marie, c'est la fille de notre beau-père... Alexandre et moi, on est la mère avec notre vrai père... Mathias, c'est notre mère à notre beau-père... ma mère déménage avec notre père... je sais plus... la maison... ils vendent... mon père... je le vois pas depuis longtemps... ». Tous les enfants sont nommés, le père, la mère et le beau-père aussi, l'ordre logique des lois de la parenté n'est pas vraiment subverti, mais l'articulation entre les places, la confusion être - avoir, singulier - pluriel, montrent à quel point cette famille recomposée est problématique pour lui : cet enfant n'utilise que l'indicatif présent, pas de temps passé, pas de futur, le temps est écrasé, réduit

au présent. Il n'y a donc pas de déroulement temporel, pas d'histoire : est-ce une manière d'évacuer la séparation des parents (qu'il ne peut dater d'ailleurs - il avait 5 ans), de supprimer la mémoire de l'événement-traumatisme, tout en conservant les divers protagonistes et en le faisant durer, paradoxalement, puisque tout reste au présent : ce sont les aléas de la jouissance ? C'est la syntaxe qui rend compte du vacillement, du battement de l'inconscient, de l'irruption de l'inconscient ; c'est la syntaxe qui témoigne de la difficulté de cet enfant à s'inscrire dans une histoire en marche, à la dérouler, dans un récit et une réponse adressée à un tiers. On pourrait dire aussi que cet enfant, par cette syntaxe réduite au présent refuse la soumission au temps social, celui des lois du langage, et du même coup, ne trouve pas sa place dans une famille, ne peut s'historiser.

B/ L'enfant et la mort. Origine et mort toujours liées pour lui.

Je reprends une pensée de Pascal (pensées 168) : Divertissement : « les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser ».

C'est ce que dit C. Melman dans les journées de 2004 sur « le temps dans la psychanalyse » :

« La mort, à part l'image que peut donner l'arrêt du temps, la gélification du temps, la mort, la mort réelle, le fait que c'est supposé s'arrêter du fait de quelque défaillance organique, la mort réelle n'y est absolument pas présente, elle est absolument ignorée. Je veux dire que ce gaspillage, ce que j'appelle gaspillage ordinaire du temps, se fait dans ce qui est manifestement la méconnaissance absolue du fait que cela va finir par s'arrêter. Et ce fait, ce désaveu de la réalité est exemplaire de ce qu'est la force du fantasme et la force de l'inconscient, s'il est vrai que, dans l'inconscient, la mort n'a pas sa place. »

« Désaveu de la réalité », oui, sauf pour les enfants qui, eux, calculent le temps, parlent sans cesse de la mort, comme d'un réel incontournable, sans pouvoir l'agrémenter de fantasmes : comme un constat lucide, une logique de l'inéluctable du temps qui passe pour tout le monde et qui fait partie de notre humanité ; mais aussi de plus en plus « l'avenir de la planète » : les angoisses actuelles liées au terrorisme et à l'écologie, viennent rendre ce constat du réel de la mort encore plus implacable et en fond de tableau toujours chez l'enfant un questionnement sur l'énigme de la disparition des dinosaures...

« La mort, ça me tracasse, dit un garçon de 8 ans, comment on fait la graine, et pourquoi on est mort... ça me tracasse...je fais des calculs, par exemple vie = mort...des calculs - les calculs de la vie ».

Ces calculs qu'on retrouve quand ils mesurent l'écart entre leur âge et celui des grands parents, parents, frère et sœur pour prévoir celui qui mourra le premier ...

Calculs où ceux qui ont disparu sont toujours comptés consciemment ou dans l'inconscient : on connaît l'importance des chiffres, comme le disait Freud, et celle des dates anniversaire qui peuvent organiser l'existence, comme une promesse, un destin ou une mission.

**Oscar**, 5 ans : « A la maison, j'ai dessiné une famille avec 3 frères ». Le frère qui le suivait est mort in utero, et il le nomme sans cesse, en parle constamment, comme s'il vivait avec lui. Il a été très inquiet pendant la dernière grossesse de sa mère, redoutant que ce troisième enfant ne meure, comme le second - et comme lui aurait pu le faire ? Il ne le dit pas mais s'agite, fait des crises, tape sa mère.

**Antoine**, 7ans : première rencontre avec la mère et le fils, insupportable à la maison :

- Tu as des frères et sœurs ?

- Oui des sœurs jumelles.

- Non, dit la mère, qu'est-ce que tu racontes ? Toi, tu avais un jumeau mais il est mort dans mon ventre avant de naître, tu le sais bien.

- Et ton père ?

- Il est mort, hein maman, qu'il est mort papa ?

- Pas du tout, tu racontes des histoires, il n'est pas mort du tout.

- Je blague. On est une famille de huit ! Avec six enfants !
- Mais pas du tout, dit la mère, nous sommes cinq.
- Non ! Six enfants, on aurait dû être six avec le jumeau, un enfant mort avant Eva, et un enfant mort avant Sarah... on aurait pu être six.

La mère confirme ses deux fausses couches. Antoine compte les morts, compte les vivants, et on comprend qu'il s'agite pour manifester qu'il est bien là, bien vivant ! Et « là », ce n'est pas une « blague ».

**Marius**, 8 ans : difficulté scolaire, voudrait rester toute sa vie avec sa mère, pense qu'il compte « pour rien » pour personne. A un petit frère de 4 ans qu'il supporte mal. « Bloque » sa mère +++ pour les devoirs, demandes d'amour permanentes auxquelles elle répond par de l'agacement et lui par des crises d'angoisse où on doit fermer la porte à clé pour qu'il ne se sauve pas en disant qu'il veut quitter cette famille et mourir : « je veux pas grandir parce-que je veux pas qu'il y ait un autre bébé : si je reste petit, si je fais le bébé longtemps, y'en aura pas d'autre et après ils seront trop vieux. Je grandirai à 40 ans. Il y a eu un bébé qui a 4 ans maintenant, il est énervant, j'en veux pas encore un autre, ça suffit ». C'est lui qui commande la sexualité et la procréation de ses parents, imaginativement il peut avoir une action sur le temps : à la condition de ne pas grandir, il empêche ses parents de procréer et, après, ils seront trop vieux... On voit bien comment il imagine arrêter le temps pour lui, pour ses parents, pour un autre enfant potentiel dans un calcul du temps, dans une pensée magique.

Le temps de la cure est douloureux pour lui : il coupe lui-même la séance, toujours à un moment où quelque chose d'essentiel vient d'être dit, comme si il y avait alors un trop insupportable, il se lève pour partir. Il reproche à sa mère le temps qu'elle a passé avec les autres enfants de la famille, à son travail - alors que c'est à lui qu'elle a consacré le plus de temps et que déjà, « le plus long accouchement de mes enfants a été le sien... il ne sortait jamais »... « Il fait durer le temps, il voudrait l'arrêter... tout est long avec lui... »

Vie et mort toujours liées pour l'enfant comme le dit Pozzo dans « En attendant Godot », de Beckett : « Vous n'avez pas fini de m'empoisonner avec vos histoires de temps ? C'est insensé ! Quand ! Quand ! Quand ! Un jour ça ne vous suffit pas, un jour pareil aux autres il est devenu muet, un jour je suis devenu aveugle, un jour nous deviendrons, un jour nous sommes nés, un jour nous mourrons, le même jour, le même instant ça ne vous suffit pas ? Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille et puis c'est la nuit à nouveau ».

Cet « accouchement à cheval » sur une tombe, les enfants ne parlent que de ça, la vie, la mort, le temps qui mène vers la mort fait l'essentiel de leur discours. Le discours de l'enfant dans sa syntaxe, ses conjugaisons qui ne respectent pas la concordance des temps, ses maladresses, ses suspens, ses lapsus, ses reprises du discours parental dans un copié-collé ou au contraire ses écarts, renseigne évidemment sur son inscription subjective, la place qu'il occupe dans la généalogie et celle qu'il projette.

**Léonard**, 12 ans, en 6ème, déprimé : « j'ai tout perdu cette année, ma nounou, mes grands frères qui sont partis, mon père qui travaille ailleurs... (pleure), mon père il travaille tout le temps, il n'a jamais eu de temps pour moi, je ne l'intéresse pas (pleure)... c'est toujours ma mère qui vient... je peux pas lui parler... je pense à la mort tout le temps, je suis addict... je peux pas prononcer le mot mais j'y pense tout le temps. Je pense que quand j'aurai 30 ans, mes parents vont mourir et moi aussi... le temps passe trop vite et puis quand je serai mort, je serai effacé, plus personne ! Je sais pas si je pourrai penser après... peut-être qu'on a une âme ? Je sais pas ... (pleure) Est-ce qu'on nous parle après ? Est-ce qu'il y a des fantômes qui nous parlent ? Qui nous protègent ? J'en sais rien... Et puis le temps passe trop vite et puis j'étais pas là avant... j'aurai pas connu tout ce qui s'est passé avant ma naissance... je n'ai pas connu mes deux grands-pères qui sont morts d'un cancer du poumon... je n'ai pas connu quand mes parents se sont connus... quand mes frères sont nés... c'est pas la même enfance... on manque tout ça... je peux pas le supporter... ça ne reviendra jamais... et puis mon père fume des cigares et j'ai peur qu'il meure comme mes grands-pères... »



On retrouve dans ce discours, outre le deuil évident dans les diverses pertes actuelles énumérées, l'obsession de la mort, l'imaginaire avec lequel il tente d'amadouer ce réel de la mort, tout ce qui lui manque de fondation et qui lui manquera toujours, ce passage de l'indicatif présent au passé, puis au futur antérieur négatif, tous ces va et vient dans la conjugaison qui signent ses oscillations subjectives, et sa difficulté à s'inscrire dans une temporalité qui soit la sienne et pas celle de ses parents ou de ses frères. Mais aussi ce que J. Bergès dit de l'anticipation dans les TSI et du futur antérieur avec une négation : « une négation sur le passé à venir ; anticiper quelque chose qui est déjà là. On peut lire le mouvement dépressif dans cette lignée. C'est une anticipation qui n'a pas eu lieu, et donc un futur antérieur avec une négation : « je n'aurai pas été celui qui sera né avant ses frères aînés ». Il s'agit d'un dispositif défensif particulièrement fréquent : la foi aveugle donnée dans l'anticipation. Si j'anticipe suffisamment, à la limite, je ne vais pas mourir. On se fait faire des examens pour vérifier qu'on n'a pas un cancer, car si c'est pris au début... peut-être que là, je m'en tirerais. C'est en ce sens qu'on peut affirmer que les théories sexuelles infantiles sont plus ancrées dans la temporalité (peut-être dans la topologie). Dans l'article de Freud, le lecteur saisit qu'il s'agit d'un problème de causalité ; il cherche une cause. En réalité, c'est la mise en place de cette anticipation qui n'est pas prise comme un impossible : elle est prise comme déçue ou comme un échec. C'est une frustration dans l'anticipation qui déclenche la théorie. La théorie sexuelle infantile, d'un côté elle va vers la pulsion épistémique, mais de l'autre, en arrière, elle va vers la rumination concernant la destitution à laquelle j'aurais pu me livrer et dont je suis la victime ». In " Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse ".

On peut retrouver ce discours d'enfant, sans « gaspillage ordinaire », lucide, peu agrémenté de fantasme, peu protégé par le fantasme, dans le témoignage de Barbara Cassin, dans son dernier livre, " Le bonheur, sa dent, douce à la mort " : « Ils parlaient. Et moi j'étais juchée dans l'armoire, tout en haut avec les jambes qui pendaient. Je les voyais chacun à leur place et je voyais entre eux des lignes de paroles, des échanges qui se dessinaient comme des traits. Je les regardais. Et ça parlait, et ça parlait, et ça parlait. Je ne comprenais pas forcément, ce n'était pas forcément grave. Simplement, tout d'un coup, j'ai pensé : « On dirait qu'ils oublient, qu'ils ne savent pas qu'ils vont mourir. » Pour la première fois m'est venu comme une évidence que lorsqu'on grandissait, on oubliait qu'on allait mourir, alors que, quand on est petit, à mon âge, à dix ans, comme ça, les jambes pendantes, je savais que la vie était un atterrissage, qu'on était là pour un temps, et qu'il fallait que ce temps soit du temps essentiel. C'était très bizarre pour moi, tout d'un coup, qu'on oublie, et même qu'il appartienne à l'âge adulte d'oublier, que les adultes oublient qu'ils allaient mourir, parce qu'ils étaient affairés, parce qu'ils s'amusaient, ou parce que... Là, pour la première fois de ma vie, je me suis dit : être adulte, c'est oublier que chaque geste, chaque mot, est doublé du fait qu'on va mourir ».

On peut retrouver aussi ce discours direct sur la mort chez les patients en analyse quand tombe le semblant :

Discours d'un patient : « la mort... j'ai 36 ans... quand on meurt tout s'arrête, c'est affreux... je sais pas comment les gens font pour vivre avec cette idée... je dois pas y penser, ça m'angoisse trop... c'est peut-être la perspective d'avoir un enfant (PMA actuellement)... je serai plus le dernier de ma lignée... j'ai peur de mourir... comme si une nouvelle naissance poussait le parent vers la mort... la mort est plus concrète... comment tromper l'angoisse de la mort ? On va tous mourir, quoi ! Penser à la mort, ça me paralyse... tout est éphémère, rien ne dure... rien n'existe vraiment... d'un autre côté, le futur n'est pas écrit... c'est quelque quelque chose que je me dis depuis peu de temps... personne ne sait ce que sera demain » : ce patient, comme les enfants, navigue entre vie et mort, imaginaire dans l'ordre générationnel et constat du réel de mort, mais peut, in fine, envisager un futur à écrire. On peut dire que la cure et le transfert lui ont permis de s'historiser, c'est-à-dire de se situer au présent entre un passé et un avenir, « dans la temporalité historisante de l'expérience du transfert » (Lacan) et du « temps pour comprendre ».

De fait, la cure a permis à cet homme très inhibé de sortir de sa dépendance à sa mère, de se marier, de devenir père, trajectoire de vie banale, habituelle : narration de lui-même dans un nouage symbolique, imaginaire, devenu possible, dans le transfert.

Je me suis interrogée sur TSI et fantasme dont C. Melman évoque la « force » - comme celle de l'inconscient - pour se défendre du réel de la mort chez l'adulte. Les TSI des enfants, toujours individuelles mais tournant autour des thèmes de la naissance, la mort, du sexe, sont des « théories », pointait J. Bergès, c'est-à-dire supposent une recherche et une anticipation : l'enfant ose penser, jouit de penser à partir de l'érotisation du corps articulé au signifiant. Le fantasme est une organisation logique, un montage, « qui se nourrit de lambeaux de TSI, toujours actifs » (C. Lacôte) et est tributaire du désir.

S. Calmette, dans "Fantasmes et fantaisies imaginaires", dans "Le fantasme de nos enfants" (Revue Lacanienne, mai 2012) s'interroge sur les fonctions des « fantaisies imaginatives » de l'enfant : « Quelles fonctions ont-elles pour l'enfant ? Ebauches fantasmatisques ou obstacle au fantasme ? Jouissance de la pensée ? Occultation du manque ou de l'ennui ? Une fonction de doudou permettant de « se bercer d'illusions » ? Ces rêves où règne l'Imaginaire, est-ce une richesse qui permet de « jouer » un peu avec les contraintes du Réel et du Symbolique ou, au contraire, un refus de la castration, un empêchement à l'égard d'une adaptation à la réalité ? »

Quand l'enfant « comprend » la mort (vers 5 ans), il affirme qu'on va mourir, ce n'est pas une fiction ou un semblant - comme on pourra le voir dans certains jeux au conditionnel : « toi, tu serais mort, moi je serais le Chef » - son rapport à la mort est direct, réel, du réel, et il va écrire son histoire à partir de ce point fixe, il déploie alors le temps, propose P. Bélot-Fourcade, à partir d'une phrase de Walter Benjamin : « le conteur tient son autorité de la mort » : il se légitime comme conteur et peut alors envisager la génération, s'historiser.

## **Et maintenant ?**

La période actuelle de la pandémie a supprimé le filtre par rapport à l'immédiateté de l'objet : la Covid, le virus, commande la non marche du monde et rend la mort imminente, possible ; dans le confinement, cette contrainte multiliberticide, le « gaspillage ordinaire du temps » ne peut plus se faire parce que le temps apparaît comme compté. Plus de pirouette possible, plus de tours de magie, plus de masques possibles, la mort est là. Nous sommes comme les enfants découvrant le réel de la mort, le signifiant maître, le « Vieux Capitaine » de la dernière strophe du poème de Baudelaire, « Le Voyage » :

« Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre !

Ce pays nous ennuie, Ô Mort, appareillons ! »

La Mort (avec un grand M), « Le vieux capitaine », c'est la fin du « divertissement » (Pascal) destiné à fuir l'ennui et « tromper l'ennemi vigilant et funeste, le Temps ! » (avec un grand T). Le temps devant lequel on court ou « se tapit » (Baudelaire).

Patrick Clervoy, Professeur agrégé du Val de Grâce, habitué à analyser « les témoignages de personnes ayant vécu des confinements prolongés dans une ambiance de danger extérieur », décrit en avril 2020 « les 3 temps du « syndrome mental du confinement », ce qui paraît plus qu'intéressant pour nous en ce moment ; il décrit les trois temps de l'enjeu chronologique du confinement. Le stress commun de la population est aggravé de ce que le virus ne se voit pas, qu'il y a un long délai entre l'infection, invisible donc, et le déclenchement de la maladie, et que la situation à l'instant t peut changer une heure plus tard, à la suite d'une sortie par exemple : aucune assurance. Ce stress amène à deux types de « comportements inadaptés » :

- ceux qui nient le danger dans un mécanisme de « déni entre le désespoir et la folie ». Positions qui peuvent produire les théories du complot.
- ceux qui surestiment le danger, dans une angoisse communicative à l'entourage exaspéré.

D'où la nécessité d'apporter régulièrement les informations adaptées pour adapter le niveau de stress à chacun.

Trois temps donc :

1. La réaction d'alarme : stress aigu, effet de surprise maximum. Comment se protéger, phénomène de panique, achats massifs. Interrogations culpabilisantes obsédantes : qu'a-t-on fait pour en arriver là ? Aménagement du quotidien.
2. Phase de résistance et d'adaptation : « la vie de tous les jours sur un mode dégradé ». Nouvelles habitudes, identifier les routines, aménager des échanges réguliers avec ceux qui sont loin, il faut que les besoins de base soient assurés. Résistance collective dans l'entraide et la solidarité. « La date de déconfinement est un paramètre majeur dans la capacité de résistance d'une collectivité ».
3. Phase d'épuisement. Les vagues de désobéissance civile s'installent, d'abord isolées, puis collectives : risque de chaos : « une mauvaise gestion politique du confinement peut faire passer la lutte contre une épidémie à un état de guerre civile ». Explosion des comportements à risque. D'où un déconfinement progressif et planifié dont la durée doit s'étaler sur le même temps que le confinement. « Au plan symbolique comme dans les procédures de deuil, on peut supposer que la réparation psychologique sera opérée après qu'une année complète se soit écoulée et qu'il y eût la première commémoration de cet évènement ». « Le temps de réadaptation à la routine du monde est long ».

Nous sommes passés par ces trois moments où nous tentons d'amadouer la mort, chacun à notre manière. Mais c'est bien le « vieux capitaine » qui nous soumet et nous terrifie, et dont nous peinons à nous défendre par une imaginarisation du réel et des « fantaisies imaginatives » ; plus de « gaspillage ordinaire du temps », comme les enfants nous disons « le Roi est nu ! »...